

Extrait du livre *Expériences de la perte*, PUF, 2005, actes du colloque de Cerisy-la-Salle, août 2004 sous la direction de Michel Juffé. Ce livre a été épuisé au bout de 6 mois ; l'éditeur n'a pas souhaité le rééditer.

## **Que perdons-nous quand nous perdons des objets familiaux ?**

**Par Michel Juffé**

Pourquoi parler d'un thème aussi apparemment mineur ?

Parce qu'il nous renvoie à la question des fantômes, que j'ai évoqué lors de ma conférence initiale. J'ai dit alors que ceux qui disparaissent laissent deux sortes de traces : des revenants (des personnes) et des fantômes (des objets). Et je me suis occupé des revenants, en laissant les fantômes de côté. Or ceux-ci, bien plus nombreux que les revenants, ne sont pas liés qu'à des personnes disparues. Ils peuvent aussi être attachés au passé en tant que tel, à un temps disparu... et qui n'est pas nécessairement « perdu », car ce temps-là peut être sans cesse présent à notre esprit, mais il y manque alors quelque chose : le présent.

Je vais commencer par un exemple personnel. Depuis de très longues années, je cherchais à retrouver un album de *Robinson*, le plus fameux « illustré » d'avant la guerre de 1939-1945, car composé en grande partie de bandes dessinées américaines (Popeye, Mandrake le magicien, Flash Gordon traduit en français par Guy l'Eclair, la famille Illico), ainsi que de romans d'Edgar Rice Burroughs. Album, autant que je m'en souviens, plutôt dépenaillé, et auquel manquait la reliure, ne restant que les 26 numéros agrafés. Au mois de janvier 2004, j'ai acheté une dizaine de n° de *Robinson*, en état très moyen. Puis, en me renseignant, j'ai trouvé le filon : un libraire de Bordeaux, qui n'ouvre sa boutique que sur rendez-vous, et venu à Paris avec tout un stock de *Robinson*... dont j'ai acheté, d'un seul coup, plus de 150 n° (sur 218 parus entre 1936 et 1940). J'en ai à présent plus de 180 et compte bien compléter ma collection et la faire relier. Je suis donc allé bien au-delà de mon projet initial et cependant je n'ai pas réalisé et ne réaliserai jamais celui-ci. Pourquoi ?

D'abord, factuellement, parce que je ne retrouverai jamais l'album dépenaillé qui fit ma joie enfantine. Mais l'essentiel n'est pas là. Cet album évoque pour moi beaucoup de choses. D'abord un camarade de classe, qui n'était pas un de mes plus proches, mais avec qui je me sentais une certaine solidarité : il vivait avec sa mère, seule et peut-être veuve je ne sais ; il avait un nom qui n'était en rien local (je vivais alors en Lozère et il se nommait K., alors que tous les autres, à part moi, avaient des noms locaux) ; il était souvent à part des autres. De plus, nous étions tous élèves d'une école primaire dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes et nos lectures habituelles étaient les illustrés et les albums catholiques (*Sylvain et Sylvette*, *Fripounet et Marisette*, etc.). Nous ne fréquentions pas les élèves de la « communale » (située 50 mètres plus bas, dans la même rue) et nous n'étions pas supposés lire de la littérature non-catholique. Or, Hervé K. – détenteur de cet album de *Robinson* – et moi le lisions, en cachette, dans l'entrée de la maison habitée par sa mère et lui (dont j'ai appris très récemment qu'elle est composée d'appartements loués, dont l'évêché était naguère propriétaire), à deux pas de la cathédrale de Mende (chef-lieu de la Lozère). Lire *Robinson* était donc, pour le moins, une double transgression : lire un album non-catholique ; le lire avec un « étranger ».

Or qu'étais-je moi-même, sinon un étranger ? Puisque je vivais chez mes grands-parents, portait leur nom (un nom bien lozérien : Cabane), d'abord seul puis accolé au mien (Juffé-Cabane) pendant que mes parents tentaient de surmonter bien des malheurs à Paris. Mon père était un Juif polonais, arrivé en France en 1940, et ayant appris en 1946 que toute sa famille avait disparu en 1941 ou 1942. Mes grands-parents maternels et ma mère étaient catholiques pratiquants et mon père devint informateur religieux à l'APF et à ce titre bien plus versé en catholicisme que bien de ses contemporains de souche chrétienne. J'ai donc passé mon enfance dans un milieu imbibé de catholicité. Lire un album américain et non-catholique était donc une ouverture sur un autre monde. Le lire avec un camarade de classe qui n'était pas très « catholique » participait de même processus. Mais quel autre monde ? Un monde imaginaire ? Un monde perdu ? Un monde existant mais lointain ? Les trois à la fois sans doute : ce monde imaginaire des BD de science-fiction (auquel je reste toujours attaché), monde toujours à explorer, monde des savants, des artistes et des aventuriers ; le monde perdu de mes ancêtres Juifs (dont je ne savais pratiquement rien à cette époque, et dont il ne fallait surtout pas parler dans le milieu catholique assez fruste que je fréquentais) ;

le monde lointain des grandes villes (à commencer par Paris où j'allais de temps à autres), monde rempli de merveilles dont nous n'avions que de lointains échos dans les petites villes de province. Ce camarade « étranger » redoublait sans doute le plaisir de lire cet album « étranger », puisque j'étais moi-même un étranger pour beaucoup de mes camarades, pour leurs parents surtout et pour nos instituteurs. Différent aussi, et sans doute était-ce un effet de mon étrangeté première, parce que je ne jouais pas aux jeux collectifs, que j'étais presque sans arrêt le premier de la classe, que je lisais énormément, bref que j'étais un « vilain petit canard ».

Voir, toucher et lire à présent tous ces n° de *Robinson*, mis à part que c'est par ce biais que j'en viens à évoquer le *Robinson* de mon enfance, ne me donne aucun sentiment de retour à cette enfance, aucune résurrection de souvenirs... rien de plus que les images, conservées depuis toujours, de ces lectures (ou d'une unique lecture, je n'en sais rien) dans l'entrée de la maison de mon camarade K., avec le sentiment de manque ou de perte... qui l'habitait peut-être lui, privé d'un père, et moi, loin du mien et du monde qui était le sien. K. que je trouvais toujours triste et un peu perdu... ce qui me le rendait secrètement ou discrètement sympathique, bien que nous n'ayons jamais parlé de tout cela. Alors que presque tous les autres, à ma connaissance, étaient des fils d'agriculteurs, de commerçants ou de notables du lieu. Voilà pour *Robinson* : on pourrait dire, comme Winnicott, qu'il s'agissait d'un *objet transitionnel*, pris dans un *espace transitionnel*, celui que je fréquentais avec Hervé K. (car ce n'était pas non plus chez lui, bien que proche de chez lui) et que la réalité des albums de *Robinson* n'a guère à voir avec cela. Cependant si je tiens, à présent, à payer d'un prix plutôt élevé l'ensemble de la collection, c'est sans doute pour marquer le prix que j'attache à cette situation étrange à une époque de ma vie où presque tout le reste (de ce que je lisais) me situait dans le milieu au sein duquel je vivais, et auquel je tiens aussi beaucoup, mais que mille signes me rappellent (les rues, certains immeubles, une très grande quantité de livres et d'objets usuels, des meubles et ustensiles venant de mes grands-parents...). C'est donc bien à une partie de mon âme que sont attachés ces albums de *Robinson* et non à des personnes ou des lieux précis, puisque eux-mêmes me renvoient à ces sentiments particuliers (qui sont encore les miens aujourd'hui, quoique transformés) et non à des êtres. Si perte il y a, c'est celle de l'intensité du sentiment d'étrangeté, de marginalité et de compassion pour tout ce qui était autant étranger, mais pas en tous temps ; au temps de mon enfance, de ma seconde enfance, entre 8 et 11 ans. Mais je me rends compte que je

viens de parler d'un objet non familier mais lui-même étranger, puisque je n'ai guère eu le temps de me familiariser avec lui, contrairement à d'autres livres, par exemple, que j'ai lu des dizaines de fois et que j'ai gardé fort longtemps. De quelle familiarité s'agit-il alors ? Précisément de celle de l'étrangeté, dont j'ai gardé le souvenir vivace depuis des décennies ; c'est donc mon souvenir qui peu à peu a attaché un tel prix à cet album illustré, parce qu'il évoque et représente en tant que tel toute cette étrangeté non seulement familière mais familiale. Une étrangeté qui continue à m'habiter – ou que je continue à habiter – à présent, ayant « réussi », toute mon existence à rester étranger à tous les milieux que j'ai fréquenté. Peut-être par fidélité à ces revenants que furent des grands-parents qui habitaient des lieux que je ne connaîtrai jamais, même si je peux visiter les territoires (la Moravie, la Galicie...) où ils vécurent. Et voici comment *Robinson*, cet illustré de facture américaine – et qui n'a, à ma connaissance, rien à voir avec cette Europe centrale où vécurent mes ancêtres – alimente mon désir impossible à assouvir de retrouver cette terre étrangère/familiale. Mais peut-être le titre même, *Robinson*, me rattache-t-il à ce héros du roman de Daniel Defoë qui lutta pour conserver son âme dans la plus grande solitude.

En revanche, j'ai lu et relu des dizaines de fois, entre 9 et 11 ans, une petite Bible illustrée, que j'ai perdue depuis, comme la plupart de mes livres d'enfance. Or je n'ai aucun sentiment de perte. D'abord parce que j'ai continué à vivre dans cet univers biblique (y compris dans l'enseignement secondaire et supérieur), ensuite parce j'ai sous la main d'autres Bibles (notamment celle traduite par André Chouraqui, et 4 ou 5 autres, dont 2 en anglais, et le début de la Bible en hébreu traduite et commentée par Rachi), enfin parce qu'il m'arrive souvent d'en parler, dans divers milieux, de travailler certains textes et de m'en servir dans mes propres travaux. Je me souviens qu'enfant je la lisais comme je lisais les épopées grecques ou romaines, faisant parfois le rapprochement avec les prières et les sermons catholiques. Qu'aurais-je donc pu perdre ?

Je vais à présent prendre des cas de perte d'objets familiers, parfois retrouvés parfois non, toujours en puisant dans mon répertoire personnel.

J'ai dû lire des dizaines de fois *David Copperfield* et *Oliver Twist* de Charles Dickens. L'un est paru dans la bibliothèque Rouge et Or, en 1952 ; l'autre dans la Bibliothèque Verte, en 1949. J'ai longtemps ignoré que le premier s'arrêtait au moment où David Copperfield commence

sa vie d'adulte, et que l'autre n'en était pas le texte intégral. Je n'ai jamais oublié ces deux livres, et j'ai toujours eu en mémoire une partie des épisodes et des personnages. En quoi donc étaient-ils perdus ? Et pourquoi ai-je mis 15 ans, à partir du moment où j'ai pensé à les retrouver, à me procurer un exemplaire de chacun d'eux, alors qu'ils ne sont pas très difficiles à trouver ? Sans doute craignais-je d'être déçu, comme je l'ai été par un certain nombre d'autres livres ou illustrés (on ne disait pas encore BD) relu après des décennies ou par des films revus longtemps après. J'ai fini par acheter *David Copperfield*, en ayant l'impression que c'était le mien que je retrouvais, car, à ma grande surprise je reconnus toutes les illustrations, comme si j'avais relu ce livre la veille. J'étais très ému : quelque chose avait traversé le temps sans que rien ne se perde ; j'avais les mêmes yeux pour voir ces images que lors de mon enfance. Je retrouvais le texte aussi, mais avec des yeux tout différents : je lis toujours, à présent – c'est-à-dire depuis une trentaine d'années – de deux ou trois manières à la fois : comme lecteur naïf, comme auteur qui discute intérieurement des procédés des autres auteurs, comme philosophe (ou psychologue ou sociologue) qui y trouve un matériau pour alimenter des réflexions anthropologiques. Par suite, je ne retrouve pas le texte, qui se prête à une telle décomposition, alors que les images ne m'apparaissent que composées, comme unités insécables, et sont bien plus évocatrices. De quoi, en l'occurrence ? Non plus d'étrangeté cette fois-ci, mais d'une situation à laquelle je m'identifiais et que j'avais sans doute peur de retrouver : celle d'enfants maltraités ou abandonnés par leurs parents, et qui doivent trouver refuge, non sans difficultés, chez des parents plus lointains ou des étrangers qui se révèlent être des proches. Situation que je croyais être mienne, puisque j'avais été, dans ma petite enfance, « abandonné » par mes parents et pris en charge par mes grands-parents maternels. Puis mes parents m'avaient « arraché » à mes grands-parents, et m'avaient ensuite ramené vers eux, puis « placé » en pension, à 100 mètres de chez mes grands-parents. C'est à cette époque de la pension, entre 9 et 11 ans, que j'ai lu des dizaines de fois ces deux histoires. Ou du moins, c'est ce que je crois, car autant j'ai gardé un vif souvenir de l'histoire de David Copperfield (celle de la bibliothèque Rouge et Or), autant celle d'Oliver Twist se résumait pour moi à une grande misère, de mauvais traitements et des histoires de pickpockets, avec ce vieux Juif qui se fait pendre à la fin ; mais j'avais oublié qu'Oliver avait un frère, de quelle famille il venait. En revanche je croyais me souvenir qu'il était né dans un hospice pour pauvres, dans des conditions particulièrement néfastes : la saleté, l'obscurité, la privation de nourriture,

l'affliction ou la mort de sa mère... Et je rapprochais cette triste histoire de ma propre naissance que je croyais entourée de conditions similaires. Or, première surprise : rien n'est décrit de la naissance d'Oliver Twist, excepté qu'il naquit dans un dépôt de mendicité, et fut enveloppé dans une couverture. Et, deuxième surprise, ayant fini par demander à ma mère si j'étais bien né dans les conditions que je viens de décrire, elle me répondit que la salle d'hôpital était claire, propre, qu'elle se sentait parfaitement bien à ce moment là, que j'avais été très bien alimenté et vêtu, etc. Pourquoi ai-je ajouté cette misère initiale à ma propre existence, tout en imaginant qu'elle reproduisait celle d'un personnage de roman ? Qu'avais-je donc perdu qu'il fallait que je retrouve en relisant ce livre et que je n'y retrouvai pas, et pour cause ? Aujourd'hui encore, j'en suis réduit aux hypothèses : d'une part sans doute, la perte affective (mais non matérielle) subie par diverses séparations – jamais expliquées – durant mon enfance ; d'autre part, peut-être, l'ombre portée de la vie misérable que vécut mon père de longues années après son départ de Pologne (alors qu'il vivait dans une famille cultivée, occupant des positions sociales plutôt élevées), misère que je repris – comme l'a fort bien observé Ferenczi – à mon compte, peut-être pour le soulager, imaginativement, de la sienne. Et sachant sans doute, que ce transfert de souffrance était précisément imaginaire, d'où la transformation de ma propre histoire en fiction, *comme si la souffrance de mon père était réduite à une fiction*. Il y a là quelque chose de très difficile à scruter, où l'on peut longuement s'interroger sur le rôle des personnages de fiction, chargés à la fois d'incarner des personnes réelles et de rendre fictives leurs mésaventures. Et c'est pourquoi, je pense, les images ont beaucoup plus d'importance, à cet égard, que les récits.

Que s'est-il passé du fait que j'ai retrouvé, revu et relu ces deux récits ? Tout d'abord je n'ai plus ce sentiment de manque, car j'ai vraiment retrouvé les « vrais » textes, même s'il ne s'agit plus de mes exemplaires de ces textes. J'ai aussi accepté de perdre ce à quoi ils étaient associés : ce sentiment de tragédie de l'enfance, de mon enfance, qui prend de plus en plus des couleurs sinon toujours gaies mais bien plus chatoyantes que je l'ai longtemps cru. Car longtemps j'ai associé le bonheur à la nature (jardins, paysages, arbres, plantes comestibles, fleurs, insectes, oiseaux, etc.) et le malheur, ou tout au moins le malaise, aux personnes. Comme si seul le côté sombre de l'existence des gens pouvait me toucher ou que je n'ai pu être en contact qu'avec ce côté sombre. C'est ainsi que j'ai longtemps gardé le souvenir de miséreux ou d'infirmités de la petite ville de mon enfance, me sentant bien plus proche d'eux que des notables, des « riches », des bien-portants.

La perte du malheur n'est pas plus aisée à accomplir que celle du bonheur, car – même dans le cas où ce malheur est en partie imaginaire, comme je viens de l'illustrer – il s'agit toujours de notre passé et un passé difficile, douloureux, voire tragique est mieux que pas de passé du tout, c'est *notre* passé, *notre* existence, à laquelle nous tenons pour exister encore et encore. Accepter de perdre ce qui nous paraît comme nous ayant diminué - car il nous est aisé de voir combien ces malheurs nous ont coûté, nous ont rendu malléables, dépendants, exagérément confiants ou méfiants, bref *ont réduit notre puissance d'agir* – devrait être aisé, puisqu'il s'agit de perdre des pertes, or c'est sans doute le plus difficile, car perdre ce qui nous a perdu nous donne l'impression d'avoir souffert pour rien, puisqu'il n'y aura plus de traces de cette souffrance. C'est un peu comme si nous avions souffert pour rien lorsqu'une cicatrice est effacée sans laisser de traces. Or cette impression est fautive, car la suite de notre existence, qu'il y ait effacement, cicatrisation de la blessure, de la perte, dépend de cette blessure/perte... de toute manière. Seulement cette suite sera d'autant moins une répétition de ces moments de perte que nous accepterons la perte de la souffrance liée à la perte effective, c'est-à-dire la perte d'une souffrance que nous cultivons, car elle est l'image d'une souffrance préalable et non cette souffrance passée. Peut-être bien, alors, est-ce utile de retrouver des objets perdus, afin que leur présence efface leur passé douloureux, que leur retour entraîne leur innocuité ou rétablisse l'ensemble des couleurs que leur perte avait réduit à une monochromie.

Ainsi la perte d'objets précieux n'est-elle pas dans l'objet lui-même, ni dans le rôle qu'il a tenu pour nous (les nounours, les jouets, les vêtements, les parures... que nous avons possédés), car nous abandonnons souvent sans émotion particulière de tels objets, qui ont précisément rempli leur rôle, en temps utile, et que nous trouverions nous-même curieux de vouloir conserver à tout prix. *Ce sont plutôt les objets qui tout en étant à notre portée nous ont déjà manqué ou ont représenté une perte ou une absence qui sont des objets précieux perdus.* C'est ainsi que des objets qui ont pu nous sembler précieux cessent de l'être lorsque nous les retrouvons et que d'autres, qui nous paraissaient banaux deviennent précieux avec le temps ou lorsque nous les retrouvons plus tard. Il s'agit même parfois d'objets que nous n'avons jamais perdus mais qui nous sont devenus indifférents – ils sont perdus affectivement et non physiquement – jusqu'au moment où ils disent enfin quelque chose et

où nous croyons, de ce fait, qu'ils étaient perdus et redoutons plus que tout de les perdre à présent. Ces retrouvailles peuvent ne jamais arriver ou trop tard, pour le malheur de celui qui a oublié ou négligé l'importance de l'objet en question.

Je pense au « Rosebud » que Charles Forster Kane prononce au moment de sa mort, triste et solitaire, dans son immense palais, et qu'entend son infirmière. Mot qui intrigue tellement ses proches qu'une vaste enquête démarre, sans résultat. C'est seulement à la fin du film, *Citizen Kane* (1940), que nous découvrons, parmi des milliers d'objets dont d'extraordinaires maquettes, qu'il s'agit du traîneau, nommé Rosebud et où figurait le dessin d'un bouton de rose, avec lequel le jeune Charles jouait dans la neige, avant que sa mère le « vendit » à une banque, en échange d'une belle rente. Kane, devenu objet de spéculation financière passera sa vie dans la spéculation financière... mais toujours à la recherche de son enfance perdue, en fait de son âme perdue. *Rosebud* fut cette vie de famille dont il fut brutalement sevré et qu'il ensevelit ensuite lui-même sous une montagne de richesse, de célébrité, de tapage et d'extravagance. Ce traîneau est jeté au feu, comme un objet dépourvu de valeur, par les manutentionnaires chargés de trier dans ce monceau d'objets, dont certains étaient des maquettes des palais et autres monuments qu'avait imaginés Kane ; il part en fumée dans la chaudière de Xanadu, le palais que Kane bâtit à sa propre gloire. Charles Kane ne trouva aucun point d'appui pour surmonter la perte de *Rosebud*, car rien ne vint remplacer les parents qu'il avait perdu et le milieu dans lequel il vivait avec eux ; la perte qu'il subit, une des pires qui soit, fut une perte de continuité de l'existence : ses parents tenaient une pension de famille et il fut élevé par des banquiers spéculant sur le pétrole trouvé dans la propriété de ses parents. *Rosebud* était destiné à être un éternel fantôme, car rien ne pouvait le faire revenir à l'existence et rien ne pouvait l'en chasser complètement, sauf la mort de Kane, puisque nul autre que lui ne savait ce qu'était *Rosebud*.

Ceci me conduit à penser que la perte n'est pas nécessairement celle d'un objet précis, mais peut être celle d'une sorte d'objets : des outils, des meubles, des livres, des bijoux... en général. Si je reviens à ma propre histoire, j'ai perdu tous mes jeux et jouets d'enfance, sans exception, mais c'est sans importance, puisqu'ils ne m'ont pas manqué. J'en ai usé autant que faire se peut. J'éprouve toujours la perte de la maison où je vivais avec mes grands-parents, mais ce n'est pas une véritable perte, car d'une part cette maison existe toujours et



la plupart de ses meubles, ainsi que des outils, instruments, pièces de vaisselle, lingerie, etc. ont fini par arriver en ma possession, avec satisfaction mais sans extrême exaltation. C'est que ces objets ont toujours été là, à portée de main et de sentiments. C'est un monde que je n'ai jamais perdu, car je peux y accéder à volonté. L'atmosphère même en laquelle je vivais à l'époque est d'ailleurs condensée dans une photo qui m'est très précieuse – et que j'ai fini par trouver importante, car symbole complet de cet aspect de mon existence – où mon grand-père scie du bois dans un jardin, devant un poulailler, avec un puits en arrière plan, des arbres fruitiers et des plantes comestibles sur les côtés et moi, visiblement satisfait, en premier plan. Or bien que je vive dans un monde très intellectualisé, ce monde rural, de travail manuel, de culture de son jardin... a toujours été à ma disposition, et je m'adonne de plus en plus à des travaux manuels, de sylviculture et autres activités champêtres, avec un plaisir sans cesse renouvelé, au point qu'écrire dans ma maison – une ancienne bâtisse caussenarde – est plutôt une corvée alors que tant de travaux extérieurs me sollicitent sans cesse.

Or, bien que je possède des milliers de livres, des milliers de film de fiction, c'est toujours de ce côté que je ressens un manque, une perte... *irréparable*. Je n'aurai jamais assez de livres, assez de films, assez d'enregistrements musicaux et je serai toujours à la recherche de quelques livres perdus, de quelques films qui manquent pour compléter l'œuvre d'un auteur que j'aime. Finalement, je me rends compte que tout se concentre sur les livres, au point que j'ai plusieurs fois été tenté d'ouvrir une librairie spécialisée. La perte des livres, ceux que j'ai effectivement perdus et tous ces livres qui me manquent, ne peut être autre que celle de ma famille paternelle, disparue en 1942, peut-être à Treblinka, peut-être à Auschwitz, je ne sais. Perte d'autant plus irréparable que je ne sais pas où finirent ma grand-mère, mon grand-père et ma tante. Or que portait avec lui mon père émigré en France, survivant de ce monde disparu ? La culture des livres, de la musique, de l'image (pour lui la peinture, pour moi la photo et le cinéma). Ce sont peut-être ces pertes irréparables, totales, absolues qui me poussent, d'une part à être très actif (c'est en tout cas que qui est dit de moi), d'autre part à collectionner les livres et les films par séries complètes de tel et tel auteur, tout en ne faisant rien pour compléter rapidement la série. Je dirai même, que le fait de ne pas pouvoir compléter ou de le faire de manière asymptotique est une simulation, ou l'acte même, du *deuil asymptotique* de ma famille paternelle : je vois le progrès de mes collections, je n'en

verrai jamais la fin, puisque – quoiqu’il arrive – je pourrai toujours commencer une nouvelle collection avec un nouvel auteur qui aura l’heur de me plaire. Ainsi n’aurai-je jamais à affronter la fin de ce deuil qui serait aussi la fin de cette famille perdue, la transformerait d’un seul coup en ancêtres ; en même temps, je m’en rapproche sans cesse, je progresse dans ce deuil, afin qu’il soit de moins en moins pesant. Par ailleurs, je ne fais pas que collectionner des livres ; il m’arrive aussi d’en écrire, ainsi que des articles et des conférences, et là aussi j’ai un programme illimité...

J’en viens ainsi à conclure que *la perte d’objets familiers n’est ni plus ni moins que la perte de relations familiales ou familière* – la famille ou l’école ou le monde professionnel pouvant eux-mêmes représenter toute une culture, tout un peuple -, une perte qui est plus que la perte de personnes précises, *une perte de mode d’existence propre à ces personnes*. Car tout le monde perd ses proches, tôt ou tard ; la perte irrémédiable est celle d’avoir manqué quelque chose avec eux, de n’avoir pu établir une familiarité, une complicité, une communauté, soit parce qu’ils ont trop tôt disparu (mort, exil, etc.), soit parce que nous n’avons pas été suffisamment en relations (animosité, mutisme, soucis excessifs, etc.). *Les objets perdus* – qui n’ont parfois jamais existé, mais sont perdus parce qu’ils représentent les liens qui auraient pu exister – *ne sont désirables qu’autant qu’ils laissent l’espoir de faire revenir des personnes perdues, c’est-à-dire une partie, plus ou moins importante, de notre âme*. Il s’agit là de la perte la plus grave, la plus irrémédiable : celle d’une partie de l’existence même, d’une perte dans la chaîne des générations, d’une perte de continuité dans notre humanité. Mais il existe d’autres sortes de pertes d’objet ; j’ai évoqué pour commencer l’exemple de *Robinson*, qui, je crois, me renvoie à une perte d’identité, c’est-à-dire d’une position parmi d’autres, de différences mal perçues et mal acceptées ; perte qui ne renvoie pas à une inexistence (comme celle des parents disparus), mais à une méconnaissance. Non pas : « sont-ils ? Suis-je ? » mais : « qui sont-ils ? qui suis-je ? ». De telles pertes sont plus acceptables, dans la mesure où l’identité peut être modifiée, altérée... sans que l’on disparaisse. Il peut enfin y avoir des pertes d’objets potentiels, des objets qui ne sont que des projets et que nous ne parvenons pas à réaliser ; ils vont aussi mener une existence fantomatique, mais ce sont des fantômes « pauvres », des fantômes de désirs avortés, dont l’existence potentielle n’est encore que très réduite.

Ainsi, il me semble que les gradations les plus fortes dans l'intensité d'une perte, loin d'être liées à la nature ou à l'usage des objets perdus (donc à une supposée valeur culturelle, monétaire, religieuse, etc.), sont liées aux modalités de l'existence qu'elles affectent principalement : l'existence même, dans sa continuité intergénérationnelle (je pense à un extrait de *Shoa* : cette femme qui va sortir son amant de la fosse commune pour lui donner une sépulture, une existence distincte, au-delà de la mort)<sup>1</sup> ; l'existence sous une forme particulière choisie ou non (le sexe, la langue, le métier, l'habitat, etc. : retrouver la langue de ses ancêtres afin de se reconnaître parmi eux) ; l'existence créatrice, l'existence future en tant qu'inconnue (projets avortés et qui resurgissent un jour, jusqu'à l'aboutissement).

*Grosso modo*, on pourrait parler de la perte du passé, du présent et du futur. Mais ce n'est pas si simple : la perte du passé est celle de la continuité, donc aussi celle du présent et du futur. Celle du présent (de l'identité) retentit sur le passé et le futur, qu'elle rend massifs, indistincts. Celle du futur aplatit le passé et décolore le présent. Il n'empêche que les traitements de ces diverses formes de pertes doivent être diversifiés sous peine de n'aboutir à rien. A la résurrection du passé il faut renoncer, car le passé est ce qui a été et qui n'est plus ; à la fixité du présent (tout conserver en l'état), avec tout ce qu'elle a de rassurant, on peut renoncer par des transferts continuels entre objets ; les renoncements liés aux futurs qui n'auront pas lieu sont préférables, sous peine de restreindre plus encore notre futur.

---

<sup>1</sup> Qui n'est pas sans nous rappeler Antigone, qui est prête à payer de sa vie pour que son frère Polynice obtienne une sépulture, au lieu d'être laissé déchiété par les chiens.